

# ALIBIS

LE VOLET EN-LIGNE

Polar, Noir & Mystère

## *Au sommaire :*

- 145 **Camera oscura (II)**  
Christian Sauvé
- 163 **Le Guide des parutions**  
Norbert Spehner
- 165 **Encore dans la mire**  
Jean Pettigrew, Christophe Rodriguez,  
Norbert Spehner



N° 2

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit





## Vols organisés

En 2001, coïncidence ou pas, Hollywood a produit au moins trois films mettant en vedette des voleurs professionnels. Dans ces trois cas, la trame de base est similaire : des cambrioleurs de carrière doivent s'allier pour réaliser un dernier grand coup. Détail amusant : deux de ces films ont été tournés à Montréal, et l'action de l'un d'eux est explicitement située dans la métropole. Il a été question de ce dernier, **The Score**, dans la première chronique de *Camera oscura*. On peut y voir Robert de Niro et Edward Norton s'associer afin de voler une relique précieuse dans un immeuble montréalais des douanes. Le film est un divertissement agréable mais peu spectaculaire ; une déception, peut-on même dire, si l'on considère le calibre des acteurs impliqués. Le défaut principal de *The Score* est la linéarité de son intrigue : à part un retournement somme toute bien prévisible, l'ensemble du film reste conventionnel et ordinaire, malgré la qualité de sa facture.

**Heist**, écrit et réalisé par David Mamet (**Glengarry Glen Ross**, **The Spanish Prisoner**), fait meilleure figure à ce chapitre, ne serait-ce que par la densité de ses multiples retournements. Difficile de savoir qui travaille vraiment avec qui dans cette histoire de vol d'or, car les alliances entre voleurs se font et se défont toutes les quinze minutes. L'autre grande force du film réside dans les dialogues, qui sont remarquables, ce qui ne surprend pas quand on connaît la plume de Mamet. Il y a assez de bonnes reparties dans ce scénario pour remplir un petit livret de citations !

**Heist** a été tourné à Montréal – l'action se déroule cependant dans les régions de New York et de Boston – et il n'est pas difficile de reconnaître le port, le « Vieux-Montréal », ou encore l'aéroport





besoin d'un congé; il s'est donc payé le *remake* d'un film des années soixante. L'original – que peu de cinéphiles sont portés à louer – mettait en vedette le *Rat Pack* composé de Frank Sinatra, Dean Martin, Sammy Davis Jr. et cie. Le *remake* est joué par George Clooney, Brad Pitt, Matt Damon et Julia Roberts.

L'histoire reste inchangée: pour cambrioler des casinos de Las Vegas, Danny Ocean (Clooney) recrute dix comparses. Pas beaucoup de retournements ici non plus, mais une grande inventivité et un bon sens du rythme. Soderberg est passé maître depuis longtemps dans l'art d'imbriquer images et musique afin de produire l'effet désiré. Soulignons un passage particulièrement amusant, celui de la description de trois cambriolages de casino parmi les plus réussis, filmés sur une pellicule à effet rétro, avec des couleurs saturées et une bande sonore impeccable.

Très à l'aise dans son rôle, Clooney prend facilement les commandes d'**Ocean's Eleven**. Pourtant, c'est loin d'être un film parfait. Tout d'abord, il y a des longueurs, surtout au début, et des erreurs techniques, comme l'impact « temporaire ! » d'une détonation électromagnétique, puis le peu de visibilité de la ville de Las Vegas. Le film confirme le manque de charisme de Matt Damon, surtout lorsque celui-ci joue avec des acteurs comme Clooney et Pitt. L'histoire semble aussi un peu décousue vers la fin, comme si tout le monde s'était fié un peu trop au concept... et pas assez à l'exécution. Bref, **Ocean's Eleven** voulait absolument être « très cool », mais le résultat final est simplement « cool ».

Mais ne soyons pas injustes et ne nions pas le charme qui se dégage d'**Ocean's Eleven**. **Heist** lui est probablement supérieur, pourtant **Ocean's Eleven** est ce genre de film grand public – il y a là tout pour satisfaire la famille au complet ! – que Hollywood réussit maintenant trop peu souvent.

## Crime pour amateurs

148 Comme la publicité pour **Novocaine** se plaît à le souligner, *Crime is not only done by criminals*. Et c'est la nature du thriller de montrer la déchéance d'un protagoniste « ordinaire » à travers des expériences criminelles de plus en plus graves. Trois films sortis au cours du dernier trimestre illustrent bien ces descentes aux enfers, qu'elles résultent de l'appât du gain, du désir charnel ou de la volonté de protéger des êtres chers.



Photo : Melinda Sue Gordon

En réalité, il serait trompeur de prétendre qu'Ed Crane, le personnage phare de **The Man Who Wasn't There**, sombre dans le crime par simple soif d'argent. Les frères Coen (**The Big Lebowski**, **Blood Simple**) nous ont ha-

bitués à des caractères complexes, et leur dernier film ne fait pas exception. Dès les premières scènes, les Coen nous montrent pourquoi Crane, un Américain très moyen qui passe inaperçu même quand il narre sa propre vie, est un homme invisible :

l'homme semble résigné à finir sa vie comme barbier, les gens l'oublient facilement, ses goûts musicaux sont banals, sa femme le trompe avec un homme d'affaires prospère, mais cela l'indiffère. Jusqu'à ce qu'on lui propose une... « occasion » ! Trouver dix mille



Photo : Melinda Sue Gordon

dollars (en 1949 !) n'est pas simple, sauf si on peut faire chanter l'amant de sa femme. Or, très rapidement, Crane monte en grade dans le délit criminel. Le reste du film – imprévisible – montre les conséquences de ces choix initiaux et

le tout se termine sur un jugement d'une ironie froide.

Techniquement, il n'y a pas grand-chose à redire sur le film. Sa qualité visuelle est fidèle aux autres réalisations des Coen, c'est-à-dire impeccable, d'autant plus qu'ils utilisent à merveille les possibilités du noir et blanc. La scène qui se déroule dans une cellule de prison est particulièrement efficace, car elle montre un personnage qui, tel un lion en cage, tourne en rond derrière des barreaux faits d'ombre ; d'autres personnages jouent habilement avec la fumée de cigarette. Le talent des acteurs est également impressionnant : Billy Bob Thornton est méconnaissable dans un rôle qui exige qu'il devienne un cliché sur pattes. Sa narration est exemplaire, très pince-sans-rire : à un certain moment, forcé d'interrompre une anecdote en raison d'un événement particulièrement violent, il reprendra l'histoire à la fin de la séquence comme s'il n'y avait jamais eu d'arrêt. On remarquera également Tony Shaloub dans le rôle d'un excentrique et volubile avocat de la défense.

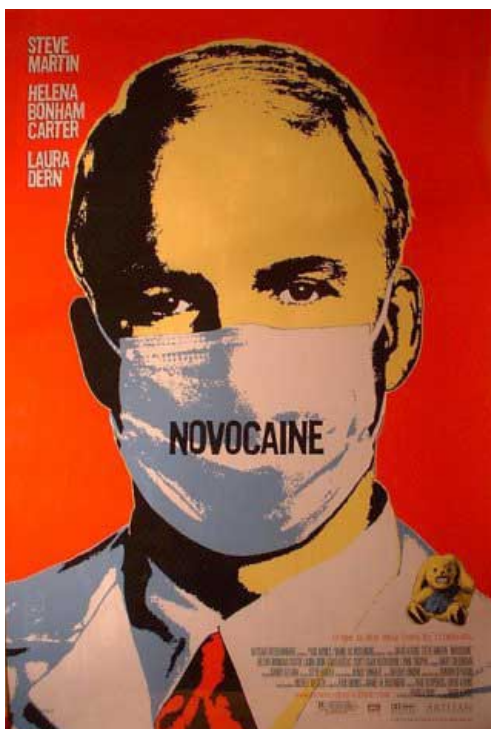
La thématique du film comporte quantité de nuances malgré les images en noir et blanc. Le centre du film est évidemment l'homme qui n'y est pas. Crane n'est pas un protagoniste qui agit, surtout qu'il s'embourbe encore plus chaque fois qu'il tente de changer son sort. Le film offre maintes possibilités d'interprétation et de signification. Le spectateur devra s'attendre à un film très délibéré, ce qui rend le dérapage final en territoire bizarre d'autant plus frustrant. Est-ce que le film perd les pédales ou bien présente-t-il des niveaux symboliques de plus en plus

ésotériques ? Les amateurs des frères Coen pourront en débattre, tout en se souvenant que ce duo a toujours eu une certaine difficulté à présenter des conclusions satisfaisantes...

Le protagoniste de **Novocaine**, Frank Sangster, est nettement plus actif. Interprété avec beaucoup de sympathie nerveuse par Steve Martin, Sangster s'éloigne de la loi pour les beaux yeux d'une junkie incarnée par Helena Bonham Carter. Ce que ni l'un ni l'autre ne savent, cependant, c'est qu'un nouveau crime se prépare et, avant peu, un meurtre vient compliquer toute l'affaire.

La crainte du dentiste est presque universelle, et **Novocaine** exploite ce filon jusqu'à la conclusion. Certains lecteurs se sou-

viendront peut-être de **Goodbye Lover**, un film de 1999 qui n'avait pas connu un grand succès, mais qui se présentait comme un bon petit thriller, avec beaucoup d'humour noir et une certaine verve dans la réalisation. C'est également le cas de **Novocaine**, modeste film relativement efficace qui mélange comédie et suspense. On s'y amuse beaucoup : l'humour sardonique (voire mordant) de la narration du personnage principal est magnifié par des retournements qui



jouent sur nos attentes de spectateurs. Une évasion facile est compliquée ; une évasion impossible est triviale ; une conversation extrêmement importante est masquée par un bruit de fond. Qui plus est, Kevin Bacon apparaît brièvement à l'écran avec un quasi-caméo (que l'on pourrait qualifier de méta-fictionnel) en tant qu'acteur étudiant son prochain rôle de policier « sur le terrain ». Son questionnement est d'une exactitude dévastatrice.





© Artisan Entertainment

**Novocaine** est donc une jolie surprise, le genre de film tout à fait satisfaisant que l'on espère découvrir dans un vidéoclub. Ce n'est certainement pas un classique en devenir (le nombre plutôt restreint de personnages rend facile la découverte de l'identité du vilain), mais il vous fera passer une agréable soirée. De plus, les lecteurs d'**Alibis** y remarqueront un élément français intéressant – pensez-vous que le nom de *Sangster* soit accidentel ?

Dans ce genre, le thriller, où les personnages centraux sont majoritairement masculins et célibataires, **The Deep End** fait exception à la règle, puisqu'il met en vedette une mère qui doit protéger sa famille. Le père étant officier sur un porte-avions (et donc *incommunicado*), elle est obligée de se débrouiller seule lorsqu'elle découvre le corps d'un homme qu'elle croit avoir été tué par son fils. La situation se compliquera quand un autre homme tentera d'exercer sur elle un chantage afin de garder secrète cette affaire.

Ne vous y trompez pas, il s'agit d'un bon thriller. Tilda Swinton est excellente dans le rôle de la mère qui doit faire face



© Fox Searchlight

en même temps aux exigences des criminels et aux horaires de ses enfants. Par ailleurs, le script contient sa part de subtilités et de situations intéressantes. Sur le plan des images, on remarquera une emphase thématique inusitée sur l'eau – le film se déroule principalement sur les rives du lac Tahoe, en Californie.

Cependant, **The Deep End**, adapté librement d'un roman paru en 1947 (**The Blank Wall**, d'Elizabeth Sanxay Holding), n'est pas arrivé à se débarrasser de certaines conceptions vieillottes. Le mari inatteignable et la honte de l'homosexualité du fils sont toujours des moteurs efficaces pour une intrigue contemporaine, mais ne convainquent plus autant qu'il y a une cinquantaine d'années. De plus, le film est plutôt long pour la densité de son intrigue et la finale ne satisfait pas entièrement quand on évalue les possibilités qui s'offraient au scénariste. Un bon effort, mais pas vraiment une réussite complète.

## L'Amérique s'en-va-t'en guerre

Même si les trois prochains thrillers géopolitiques étaient terminés, pour l'essentiel, avant le 11 septembre 2001, les événements de cette journée ne pourront que fortement orienter les perceptions et les réactions de leurs auditoires. Il est effectivement inévitable que, pendant quelque temps encore, nous évaluions les films de guerre et d'espionnage contemporains à travers la loupe de l'histoire récente.

Par exemple, la faillite récente du Renseignement américain rend de plus en plus difficile de penser à la CIA comme à une organisation omnisciente et omnipotente qui en sait plus que quiconque sur le monde. Ajoutez à cela la fin de la guerre froide et vous comprenez la difficulté lorsqu'il s'agit de proposer au public un thriller d'espionnage efficace.

**Spy Game** prend un chemin détourné afin d'atteindre cet objectif. Essentiellement, c'est l'histoire de la relation d'un maître espion (Robert Redford) et de son apprenti (Brad Pitt) pendant vingt ans d'opérations furtives un peu partout dans le monde. La trame principale se déroule en 1991 et permet au personnage de Redford d'intercaler trois autres histoires.

C'est un film de Tony Scott, alors attendez-vous à un visuel similaire à **Enemy of the State** : montage un peu trop rapide, caméra subjective et forte utilisation du filtrage chromatique. Chaque « époque » possède sa palette de couleurs, qui va de l'or

vietnamien au bleu-noir allemand. (Note: surveillez les horloges afin de remarquer d'amusantes erreurs de continuité.)

Cela faisait un bon moment que l'on n'avait pas vu de thriller d'espionnage « pur » (c'est-à-dire qui ne met pas l'action au premier plan) et **Spy Game** ne déçoit pas beaucoup à cet égard, car il est intellectuellement plus près d'un Clancy que d'un Fleming. Après un prologue qui nous amène au Vietnam, l'entraînement de Pitt à Berlin, aux pires heures de la guerre froide, se présente comme un condensé des trucs d'espionnage



Photo: Keith Hamshire

et un retour dans le passé pas déplaisant du tout. Par contre, le segment de Beyrouth est nettement plus agaçant en raison de l'utilisation du vieux cliché de l'espion devant choisir entre relation amoureuse et travail. Soit, « la fille » n'est pas aussi innocente qu'on peut

initialement le croire, mais le rythme s'essouffle dans ce passage. (Sur le plan de la vraisemblance, le fait que Redford décrive des scènes qu'il ne peut pas connaître n'aide en rien.) Pour le reste, l'intrigue montre Redford se débrouillant pour accomplir une série d'actions secrètes au sein de la CIA alors que ses supérieurs tentent de l'en empêcher.

Enfin, mentionnons que **Spy Game** n'est pas ce genre de film où la ligne séparant le bien du mal est clairement tracée, et les « héros » n'y sont pas sans taches pas plus que le « vrai monde » n'y est simple; ce qui place résolument **Spy Game** dans la catégorie des films d'espionnage pour adultes.

Tout comme son frère, Ridley Scott n'a pas chômé en 2001: après la déception d'**Hannibal**, il propose un film nettement plus satisfaisant, **Black Hawk Down**, une adaptation de l'essai de Mark Bowden sur la bataille terrestre la plus importante à avoir impliqué l'armée américaine depuis la guerre du Vietnam. La date? Août 1993. L'endroit? Mogadeshu, en Somalie. La situa-

tion ? Deux hélicoptères américains abattus en territoire ennemi au moment où le reste des troupes est attaqué par des centaines de combattants.

En entrevue, Ridley Scott a dit et répété que son film était anti-guerre mais pro-militaire. Quoi que cette rhétorique veuille dire, peu importe que l'on soit de gauche ou de droite, le scénario a le mérite d'être clair sur ce point : *Once the first bullet goes past your head, politics goes out the window*. On aura compris



que **Black Hawk Down** met en scène des soldats pris dans une situation désespérée et l'on oublie volontairement les événements qui les ont amenés là. L'objectif, c'est de les secourir – est-il nécessaire de pré-

ciser que le point de vue est purement états-unien ? Ce n'est donc pas accidentel si le film se transforme parfois en western : un petit groupe de héros (civilisés, sympathiques, de vraies « victimes ») doit se défendre contre des hordes sauvages (barbares, anonymes, de vrais « agresseurs »). On se croirait à Alamo !

Le film a ses faiblesses : le scénario ne permet pas de bien situer le contexte et ne présente pas de façon harmonieuse la multitude de personnages. De plus, la coupe militaire et l'âge uniforme des acteurs rendent difficile la distinction de tout ce beau monde. En conséquence, la première demi-heure du film est spécialement laborieuse.

Cependant, quand les combats commencent, il y a une nette amélioration. Pendant près d'une heure, l'action n'arrête pas et nous amène à la limite de l'insensibilité. La caméra bouge constamment, même pendant les plans statiques, ce qui renforce notre identification à ces soldats qui vivent une expérience traumatisante. On y croit... et on y est ! Tout est sale, poussiéreux, et le montage sonore est très agressif.

Les *junkies* de films d'action en auront pour leur argent, Scott contrôlant beaucoup mieux la caméra et le montage que dans **Gladiator**. La séquence de l'écrasement du premier hélicoptère est particulièrement intense.

Adaptation de l'action décrite dans l'essai **Black Hawk Down** et non des grandes stratégies mondiales ayant mené à cette situation explosive, ce film de guerre moderne est quand même absolument prenant et convaincant. L'aspect tactique des combats urbains est bien travaillé et on a l'impression d'être aux côtés des « vrais » soldats. Tellement que l'on ne peut passer sous silence deux reportages qui ont paru en janvier 2002 : le premier affirmait que des experts du Pentagone étaient satisfaits de la fidélité du film (« Army Declares **Black Hawk Down** Authentic », Linda D. Kozaryn, *American Forces Press Services*, 16 janvier 2002), le second décrivait, à partir de Mogadishu, les réactions enthousiastes de certains Somaliens anti-américains au cours des scènes violentes (« Somalis cheer at **Black Hawk Down** screening », Jeff Koinange, CNN, 23 janvier 2002). Quand on parvient à plaire ainsi aux deux camps...

**Black Hawk Down** s'appuyait ouvertement sur un événement historique, ce que ne fait nullement **Behind Enemy Lines**, qui raconte l'histoire d'un pilote américain forcé de s'éjecter au-dessus de la Bosnie au plus fort du conflit ethnique. Seul, pourchassé, affamé, découragé, il devra survivre jusqu'à ce que l'on puisse le secourir.

On comprendra que ce synopsis n'est qu'un prétexte à des scènes d'action, quand même assez réussies. À la différence aussi de **Black Hawk Down**, aucun effort n'est fait ici pour assurer le réalisme : on voit à deux reprises au moins des douzaines d'ennemis tirer sur notre héros sans qu'il écope de la moindre égratignure.

Cependant, voilà un film de guerre au patriotisme plus qu'explicite : la musique dirige notre pensée, les dialogues sont d'une simplicité plus franche que boiteuse et le symbolisme (ahhh... du Coca-Cola dans un *pickup* !) ne tente même pas d'être subtil. Quant à l'amour du détail, il rappelle celui, plutôt excessif, de la littérature techno-thriller – je pense ici à la scène qui montre, en trois secondes et détail par détail, comment fonctionne un siège éjectable. La réalisation est nerveuse, mais les trucs cinématographiques plus désespérés qu'inspirés. Heureusement, le film ne se veut rien d'autre qu'un pur divertissement. Malgré tout, Gene Hackman et Owen Wilson s'en tirent bien et apportent une crédibilité que le film ne mérite probablement pas. Wilson, en particulier, donne à son personnage d'homme ordinaire une



Photo : Jurgen Vollmer

vraisemblance que l'on voit rarement dans les films d'action.

Mais en examinant plus attentivement le film, on y trouve, en sourdine, les indicateurs du *zeitgeist* américain pré-11 septembre ; à

l'image du protagoniste, l'Amérique est frustrée par la complexité des défis à résoudre : tout n'est pas binaire, 1 - 0, tout n'est pas noir et blanc. Le générique d'ouverture présente une force expérimentée, prête à agir ; or, la politique des alliés de l'OTAN (ah non, bouh !) empêche à la dernière seconde ladite force de se mettre en marche. Les personnages répètent à qui mieux mieux qu'ils veulent passer à l'action ; mais ce n'est plus possible « de casser la gueule des nazis en Normandie » ! Bref, **Behind Enemy Lines** montre une Amérique qui se cherche un ennemi...

156 tout comme elle le fait au téléjournal. Est-ce prêter trop d'intentions à un simple film d'action que de prétendre cela ? Peut-être. Une chose est certaine : ce film exhale bien l'air du temps...



Photo : Jurgen Vollmer

## Aux frontières du genre

Attention : cette section parle de films dont l'efficacité dépend en grande partie de retournements majeurs. Nous tenterons de demeurer le plus vague possible afin d'en dévoiler le moins possible, mais celles et ceux qui craignent de trop en apprendre ont le droit de sauter directement à la section suivante.

**Alibis** s'intéresse, comme l'indique son sous-titre, au polar, au noir et au mystère. Il arrive que cet intérêt mène à autre chose

ou que des œuvres dites de genre soient des spécimens complètement différents.

Prenons **Vanilla Sky**. Ce film, le plus récent du réalisateur Cameron Crowe, a été vendu au public comme un film romantique mettant en vedette Tom Cruise. La bande-annonce semblait tout dire : un riche playboy insouciant (Cruise) délaisse son amie du moment (Cameron Diaz) pour une nouvelle flamme (Penelope Cruz), ce qui entraîne la vengeance de l'ex. Une publicité efficace mais trompeuse, car très vite on verse dans le drame psychologique – Cruise s'interroge entre autres sur la nature de sa réalité – puis dans quelque chose d'encore plus surprenant. Ces revirements ne sont pas gratuits et le ton est donné dès la séquence d'ouverture alors que Tom Cruise déambule dans un Times Square complètement désert et que la narration saupoudre des indices de façon très évidente.



© Paramount Pictures

En ce sens, une deuxième écoute de **Vanilla Sky** peut s'avérer plus jouissive que la première. Par ailleurs, il faut savoir qu'il s'agit du *remake* – réussi – de **Abre Los Ojos**, un film espagnol. L'histoire originale est respectée et l'américanisation de la trame la rend plus accessible aux Nord-Américains que nous sommes. Crowe démontre de nouveau ses talents avec le choix d'une bande sonore inusitée mais très efficace : qui aurait pu croire qu'on pouvait créer une telle commotion en faisant entendre *Good Vibrations* (Beach Boys) alors que Tom Cruise crie sans arrêt « Tech support ! » ?

Si **Vanilla Sky** rappelle parfois le délire onirique, **Mulholland Drive** y plonge à fond de train. Dès les premières minutes, on comprend que David Lynch (**Lost Highway**, **Eraserheads**, **Blue**

**Velvet...**) s'est offert un nouvel exercice de pure étrangeté. S'agit-il d'un thriller dans lequel une amnésique doit découvrir qui elle est et pourquoi elle transporte des liasses d'argent dans sa sacoche ? ou d'un drame relatant l'histoire d'un réalisateur manipulé par la pègre pour engager une mystérieuse actrice ? ou encore d'une comédie noire mettant en vedette un homme de main incompetent ? Peut-être n'est-ce rien de tout cela, tant l'absence de cohésion entre les scènes provoque un sentiment d'irréalité, de... flottement. En résumé, **Mulholland Drive** n'est pas le thriller que l'on avait espéré dans les premières minutes de visionnement.



158

Ce « flou artistique » est-il le résultat d'une genèse plutôt tortueuse ? Originellement conçu et réalisé comme pilote de série télévisée, le noyau du film a été refusé par la chaîne ABC. Lynch a alors reçu les sommes nécessaires – de Canal + – pour ajouter quarante minutes à l'ensemble et lui ouvrir les portes des salles de projection. Quoi qu'il en soit, qui connaît Lynch ne sera pas surpris de savoir qu'aux longueurs inexplicables succèdent des scènes fortes et que la réalisation d'ensemble est techniquement impeccable. Voilà donc le film idéal pour... les inconditionnels de Lynch !

À première vue, **Gosford Park** se présente comme un bon petit mystère à la Agatha Christie : en 1932, lors d'une partie de chasse sur ses terres, un riche propriétaire anglais est assassiné d'un coup de couteau. Ah ! mais l'a-t-il vraiment été ?



© Paramount Pictures



Malgré ce sujet très « polar », **Gosford Park** est à la limite du genre, car son réalisateur, Robert Altman, cherche avant tout à illustrer la distance sociale qui séparait alors l'armée de serviteurs occupés à entretenir les grandes demeures, des aristocrates qui les habitaient. Portrait – satirique ? – d'une société révolue, **Gosford Park** met en scène le cliché par excellence du polar (« C'est le valet qui est le meurtrier ») tout en nous disant que ce cliché était peut-être, au fond, un cri d'alarme des aristocrates. C'est du moins ce qu'on peut conclure des propos du producteur américain, personnifié par Bob Balatan, alors qu'il parle de l'aristocratie anglaise, ou encore en constatant la singulière incompétence du policier chargé de résoudre l'énigme qui, ultimement, sera solutionnée par une humble servante...

### Disponibles sur vidéo

Projeté discrètement en septembre dernier, **Don't Say a Word** est un thriller psychologique distrayant. Adapté du livre

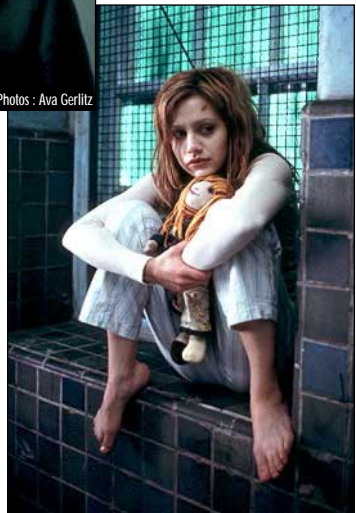


Photos : Ava Gerlitz

éponyme d'Andrew Klavan, le film raconte l'histoire d'un psychologue qui, sous la menace de criminels, tente d'obtenir un code

159

que seule une adolescente psychotique connaît. Brittany Murphy interprète avec panache le rôle de la jeune fille, tandis que Michael Douglas est convaincant dans son nouveau rôle de professionnel torturé (rappelons-nous **Fatal Attraction** et **Traffic**). Par contre, c'est à Famke Janssen que revient l'honneur de la meilleure séquence du film : clouée au lit en raison d'une fracture, elle doit échapper



à un assassin... Trop long d'une trentaine de minutes et affligé d'une conclusion sans surprise, **Don't Say a Word** est quand même un honnête suspense. Ce n'est pas rien.

**Alibis** n'était pas née à la sortie en salle d'**Hochelaga**; raison de plus pour souligner que ce film est maintenant disponible en format DVD, avec une présentation et du matériel inédit qui



n'ont rien à envier aux productions américaines.

Rare production québécoise à aborder nos genres de prédilection, le film de Michel Jetté traite du phénomène des gangs de motards criminalisés, un sujet toujours d'actualité. Ne cherchez pas des visages connus dans la distribution: filmé sans artifice, **Hochelaga** suscite l'intérêt par son réalisme cru. C'est un film bien mené, brutal, convaincant, et qui a le courage de ses convictions.

Sans en avoir l'air, **Hochelaga** met le doigt sur le problème: l'environnement socio-économique qui étouffe littéralement ceux qui deviendront les futures recrues de ces groupes,

lesquels, eux, ont compris qu'on n'attire pas les mouches avec du vinaigre. Pour trouver des films semblables à **Hochelaga**, ce n'est pas tant vers Hollywood qu'il faut se tourner que vers



Hong Kong, qui produit des films racontant l'histoire de certains jeunes Chinois séduits par le fabuleux attrait des Triades.

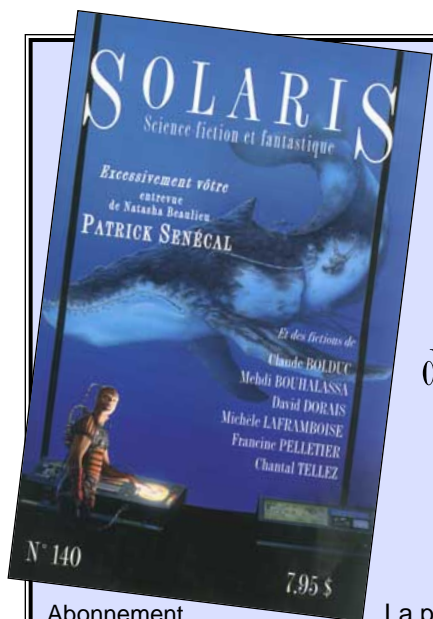
**Hochelaga** est l'un des films québécois les plus intéressants de ces dernières années, alors si vous êtes un véritable amateur de films de genres, n'hésitez pas à le louer ou à l'acheter. Le site Internet se trouve au <http://www.hochelaga.net/>

### Bientôt sur petits et grands écrans

- La sortie du dernier film d'action d'Arnold Schwarzenegger, **Collateral Dammage**. On se souviendra que la date de son lancement avait été reportée au 5 octobre – et pour cause : l'action débute avec une explosion terroriste, dans un édifice à bureaux, qui tue la femme et l'enfant du personnage principal, un pompier de Los Angeles. N'espérons rien de plus qu'un bon film d'action...
- Deux acteurs haut placés dans le générique de **The Siege** reviennent dans deux productions prometteuses : Bruce Willis chaussera encore des bottes d'armée dans **Hart's War**, une histoire de procès dans un camp de prisonniers de guerre nazi. (C'est adapté du livre de John Katzenbach.) Quant à Denzel Washington, il interprétera dans **John Q** un homme désespéré qui prend des personnes en otage afin de forcer un hôpital à opérer son fils.
- Mel Gibson sera la tête d'affiche d'un drame de guerre, **We Were Soldiers**, qui raconte l'histoire de la bataille de Ia Drang, laquelle a eu lieu au Vietnam en 1965. Attendez-vous à un film dans la lignée de **Saving Private Ryan** et **Black Hawk Down**...
- David Fincher, qui a réalisé **The Game**, **Se7en** et **Fight Club**, revient au grand écran avec **Panic Room**, un thriller dans lequel une mère (Jodie Foster) et sa fille sont assiégées dans une pièce isolée de leur appartement. Claustrophobes s'abstenir !
- Enfin, les amateurs du regretté Robert Ludlum n'ont qu'à bien se tenir : son roman le plus connu, **The Bourne Identity** (*La Mémoire dans la peau*), aura droit à une deuxième adaptation, et ce sera Matt Damon qui, cette fois-ci, défendra le rôle titre.

Sur ce, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au [http://www.geocities.com/christian\\_sauve/](http://www.geocities.com/christian_sauve/).



Science-fiction  
Fantastique  
Fantasy

Tous les genres de  
l'imaginaire se  
donnent rendez-vous  
dans

# Solaris

Abonnement  
(toutes taxes incluses) :

Québec, Canada et É.-U. : 27 \$

International (surface) :

32 \$ / 28 euros

International (avion) :

38 \$ / 32 euros

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens** et en **euros**. On peut aussi payer par l'Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur [www.revue-solaris.com](http://www.revue-solaris.com)

Par la poste, une seule adresse :

**Solaris : C.P. 5700, Beauport, (Québec) Canada G1E 6Y6**

Autres pays, commandes spéciales, questions, s'informer à :  
[solaris@revue-solaris.com](mailto:solaris@revue-solaris.com)

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Je débute mon abonnement au numéro :



# Le Guide des parutions

**NORBERT SPEHNER**

**Note préalable :** il ne s'agit pas de faire ici une présentation critique complète des romans policiers parus au Québec ou ailleurs au Canada (en français) au cours des derniers mois, mais bien un guide pratique qui informera nos lecteurs des publications dans le domaine avec, éventuellement, une brève description du contenu ou quelques brefs commentaires recueillis dans diverses publications.

ARNAU, Yves, *Soledad/Au sud du paradis*, Outremont, Lanctôt éditeur, 2001.

Un roman dont l'action se passe à Cuba : une histoire de viol, de vengeance et de passion sur fond de tourisme sexuel et d'exotisme.

BARCELO, François, *L'ennui est une femme à barbe*, Paris, Gallimard, coll. Série Noire, 2001.

Accueil pour le moins mitigé de ce quatrième polar de Barcelo à paraître dans la Série Noire. Dans *Voir*, Marie-Claude Fortin souligne « l'extrême maigreur de l'intrigue » et qualifie le roman d'« histoire, qui n'a du polar que le cadavre d'usage ». Stanley Péan (*La Presse*) évoque le goût de Barcelo pour les « histoires tarabiscotées », mais trouve qu'« on rit pas mal, souvent jaune, devant le miroir déformant que nous tendent ces romans sarcastiques ».

BERTRAND, Luc, *Traquenard*, Vanier, (Ontario), Interligne, coll. Vertiges, 2001.

Roman de politique-fiction, deuxième d'une série qui a commencé avec *La Première Dame* (1997).

BRISSET DES NOS, Pierre, *La Manière noire*, Montréal, Les Intouchables, 2001.

« Avec ce deuxième roman, l'auteur nous entraîne dans la ville de Québec avec un thriller dans lequel une secte aux ramifications internationales se joue de l'humanité ».

FISHER, Marc, *Miami*, Montréal, Québec-Amérique, coll. Tous Continents, 2001.

L'éditeur nous promet (ne le font-ils pas tous ?) une sorte de *Miami Vice* à la québécoise. Nicole Avon, une jeune journaliste ambitieuse (pléonasme !) se trouve mêlée à son corps défendant à une sordide histoire d'héritages plus que douteux.

HÉBERT, Christine, *Damnée passion*, Outremont, Lanctôt éditeur, 2001.

« Une incursion dans le milieu de la prostitution et des artistes en arts visuels, où sévit un psychopathe qui a la fâcheuse manie de couper avec ses dents les doigts de ses victimes. »

JOBIN, Michel, *La Trajectoire du pion*, Beauport, Alire, coll. Romans, 2001.

« Un roman d'espionnage haletant mené tambour battant de Montréal à Milan et jusqu'à Moscou. »

LANCTÔT, François, *Les Nuits tomberont une à une*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2001.

Au début des années 90, Doris Legault, une indicatrice de police est retrouvée assassinée. D'autres mouchards subissent le même sort. Laurent, un ancien militant doit replonger dans son passé pour élucider le mystère. Sur fond de Crise d'Octobre dont l'éditeur de ce livre (et frère de l'auteur) a été un acteur. Stanley Péan (*La Presse*) souligne que « au fil de cette haletante chasse à l'homme, l'auteur nous convie à rien de moins qu'une relecture des pages oubliées ou carrément censurées du grand livre de la mémoire québécoise ».

164 LAPLANTE, Laurent, *Des clés en trop, un doigt en moins*, Québec, L'Instant Même, 2001.

Premier roman de ce journaliste/critique : un homme projette l'assassinat de sa bru, pour le bien de son petit-fils. Les Hells se trouvent mêlés à l'affaire. Selon Sophie Pouliot (*Le Devoir*), « le polar de Laplante est d'une grande finesse. Ses personnages, y compris les deux enquêteurs, sont des individus humains et nuancés ». Stanley Péan (*La Presse*) relève que « plus proche d'un Simenon que d'un roman d'Elroy, ce polar au rythme lent, à l'écriture d'une élégance rare, se double de réflexions sur des questions très actuelles ».

LÉVESQUE, Claire, *Concerto rouge*, Éditions des Plaines, 2001.

« Un pianiste de renommée internationale, vit une passionnante relation amoureuse avec Mélissa. Il sera assassiné en plein récital, pourquoi, par qui ? » l'éditeur nous promet une histoire d'amour sur fond de polar. Site web : [www.plaines.mb.ca](http://www.plaines.mb.ca)

PAVLOFF, Franck, *Un doigt de liberté*, Montréal, Trait d'Union, coll. Instants Noirs, 2001.

Recueil de nouvelles noires dont Sophie Pouliot (*Le Devoir*) nous dit que « même les nouvelles les moins étonnantes sont loin d'être inintéressantes » et que Pavloff est « un humaniste convaincu et convaincant ».

PELLETIER, Jean-Jacques, *La Femme trop tard*, Beauport, Alire, coll. Romans, 2001.

Réédition et version remaniée de cet excellent thriller d'espionnage paru chez Québec-Amérique en 1994.

RUEL, Gilles, *Qui a chipé Kalemkalem ?* (Une aventure de Gro le Mince, 2), Sainte Foy, Émeraude, 2001.

Je m'en voudrais d'être sarcastique, mais une visite sur le site web de l'auteur ([www.pages.globetrotter.net/grolemince](http://www.pages.globetrotter.net/grolemince)) et la lecture de quelques extraits juteux vous donneront un aperçu éloquent de la médiocrité terminale de la chose. Et c'est déjà son deuxième...

ST-ONGE, Daniel, *Le Gri-Gri*, Montréal, Triptyque, 2001.

Troisième volet des aventures de Michel O'Toll qui repêche des eaux du Saint-Laurent le corps d'un Africain portant à son cou un gri-gri des plus intrigants. Il ne lui en faut pas davantage pour se laisser entraîner dans une aventure qui le mènera en Guinée. Site web : [www.generation.net/triptyq](http://www.generation.net/triptyq).

TASCHEREAU, Ghislain, *L'Inspecteur Specteur et le curé Ré*, Montréal, Les Intouchables, coll. Noir, 2001.

La très mauvaise nouvelle : il a récidivé ! La très bonne nouvelle : ce serait là le dernier de cette série d'attentats contre la littérature et le bon goût !



# ENCORE DANS LA MIRE

de

Jean Pettigrew, Christophe  
Rodriguez, Norbert  
Spohner

## Le soleil ne brille pas plus qu'il ne faut...

Sur la couverture, on annonce un « suspense médical », un genre peu pratiqué en littérature québécoise (en fait, et jusqu'à preuve du contraire, je n'en connais aucun autre) et qui est l'œuvre (la première) d'un duo, Hughes Germain et Jean-Marc Barrette. Le premier est un anesthésiste qui pratique en Abitibi-Témiscamingue et le second est diplômé en lettres et administrateur de recherche à la faculté des arts de l'université d'Ottawa. Ils se sont donc mis à deux pour écrire *Le Soleil de pierre*, qui m'a laissé pour le moins perplexe. Ma première réaction, après lecture intégrale, a été de me dire qu'avec un tel sujet Michael Crichton ou Robin Cook (le spécialiste des thrillers médicaux, pas l'autre) nous auraient concocté un autre bestseller vendu à des milliers d'exemplaires et prestement adapté par un quelconque producteur d'Hollywood. Je suis prêt à parier que ça ne sera pas le cas de ce suspense « made in Québec ». Signe éloquent, sinon inquiétant : pour le moment, je n'ai vu aucune recension de ce récit dans

les chroniques littéraires que je fréquente. Tout semble indiquer qu'une fois de plus, ce livre va subir le sort (souvent mérité, hélas!) de centaines de romans : boudé par la critique, ignoré par les lecteurs, il fera de l'excellente chair à pilon ! Mérite-t-il un tel sort ? Je ne suis pas loin de le penser... Je m'explique !

Le prologue (bien amené, intrigant à souhait) tient du roman historique, avec une touche presque fantastique. Il y a des Templiers, des Vikings, un objet mystérieux et une exécution. Puis, ça se transforme en roman policier avec un meurtre sordide sur lequel enquêtent le docteur Peterson et le lieutenant Pichette. L'autopsie de la jeune victime révèle des faits stupéfiants : nous voilà en pleine science-fiction ! Quelqu'un a découvert la recette de la régénération des neurones et de la transmission génétique de la mémoire. Fort bien... Ça fait tout de même pas mal de choses à digérer dans les trente premières pages alors qu'en plus la narration, divisée en chapitres assez bref, n'arrête pas de faire des sauts de puce dans le temps. Mais nous ne sommes pas au bout de



Le Soleil de pierre  
Hughes Germain & Jean-Marc Barrette  
Vents d'Ouest, coll. Azimuts, 222 pages.



### Une moitié de justice

C'est un hommage à l'un des plus grands romanciers noirs américains, Chester Himes, mais surtout une dénonciation en règle de l'univers carcéral que nous offre l'américain Donald Goines. Écrit en 1974, *Justice blanche, misère noire* permet de mesurer le chemin parcouru par la société civile américaine. Et sous la plume singulière de Goines se ravivent aussi toutes les contradictions et espoirs de la population noire de nos voisins du Sud.

L'intrigue met en lumière les relations fort difficiles que peuvent entretenir les détenus entre eux, confinés presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans un réduit, aussi petit qu'une garde-robe, qui devient le lieu de tous les « espoirs ». Dans ce monde où le binôme violence/sexualité est omniprésent, ils refont leur vie, « ni pire, ni meilleure » que celle d'une personne de couleur de l'autre côté des barreaux (dixit Donald Goines, précisons-le). Ayant échappé d'une très lourde peine de prison, Chester Himes – le personnage, pas l'écrivain, bien que ce dernier ait lui aussi connu la prison – se lie d'amitié avec un jeune détenu, Willie Brown, dont l'avenir semble plus « prometteur ». Frères de sang en butte aux tracasseries des gardiens, ainsi que de certains

nos peines. À la page soixante, tout bascule : Ingrid, l'adjointe de Peterson, une spécialiste en neuro-anatomie et en biologie moléculaire, sa nouvelle petite amie, lui révèle qu'elle appartient à l'ordre des Templiers, qu'elle est un moine-soldat en lutte contre des initiés, une race quasi invincibles d'individus dangereux et violents, venus du fond des âges. Nous voici plongés dans l'occultisme, la Tradition avec des secrets, des complots qui concernent le Vatican, la véritable nature du Christ, les Chevaliers de Malte et j'en oublie. J'en ai encore le vertige !

Le problème de ce roman fourre-tout, ça n'est pas tellement son sujet (on a vu pire...) ou la façon dont les auteurs développent leur intrigue tarabiscotée (il y a quelques moments de suspense). Le problème, c'est qu'on n'y croit tout simplement pas. L'émotion n'est pas au rendez-vous, en partie à cause des personnages qui, trop souvent, ne sont que des rôles : le lieutenant Pichette, le professeur Peterson (ça prend du temps avant que l'on ne découvre qu'il a aussi un prénom, alors que Samuel ou Ingrid, par exemple, ne sont que ça, des prénoms !). La quatrième de couverture nous promet que « les scientifiques, les amateurs d'histoire médiévale, les mordus d'enquête policière, les passionnés de romans d'anticipation y trouveront largement leur compte ». C'est très mal connaître les attentes habituelles de ces publics très différents. Au contraire, ils risquent tous d'être déçus, ce roman inclassable n'appartenant vraiment à aucun des genres mentionnés. (NS)





juges pour qui un détenu n'est que de la « graine de violence », ces deux personnages vont vivre « l'impossible cercle de la violence ».

Bonnes âmes, s'abstenir. C'est cru, violent et malheureusement non caricatural : « Mike essaya de se retirer, mais Tommy le tenait avec trop de force. Des larmes de désespoir coulèrent sur les joues de Mike lorsque le noir commença à lui décharger dans la bouche [...] Il s'étranglait, il avait des haut-le-cœur, mais en pure perte. Tommy s'agrippait à lui comme une bouée de sauvetage. » Dans ce contexte particulièrement violent, il y a peu de chance de s'en sortir. Willie Brown obtiendra enfin sa conditionnelle, mais ce sera de courte durée. Il retombera dans le cycle vol de banque, arrestation et, par un triste hasard du sort, Chester Himes se verra coaccusé d'une action qu'il n'avait pas commise. Sans foi ni loi et faisant fi des couleurs, Donald Goines trace un terrible portrait de ces amitiés de raison. (CR)

*Justice blanche, misère noire*  
Donald Goines  
Gallimard, coll. Série Noire, 212 pages.



### Il n'y a pas de quoi rire !

Il est toujours intimidant d'aborder l'œuvre d'un auteur, récemment décédé (1996) par son dernier roman publié, surtout lorsqu'il l'a été de façon posthume. C'est pourtant ce que j'ai fait en me plongeant dans *Le Criminaliste*, une très sombre histoire dont le pivot central est le meurtre extrêmement sordide de la femme de Tommy Moran, drame qui s'est déroulé voici vingt ans. Devenu depuis un éminent psychanalyste, Moran, qui a été accusé, puis blanchi de toute faute même si le véritable meurtrier n'a jamais été arrêté, s'est remarié. Et le jour même du vingtième anniversaire de la tragédie, voici qu'une autre femme est assassinée exactement de la même façon.

C'est l'inspecteur DiGrazia, spécialiste des crimes violents et criminaliste, qui prend en main l'enquête, mais tout est tellement difficile... Tout d'abord, il y a son ancien collègue maintenant à la retraite, Schmidt, qui a travaillé sur l'ancien cas et qui n'en est pas ressorti mentalement indemne et qui croit mordicus que c'est Tommy Moran le meurtrier. Mais il y a aussi le frère de Moran, Terry, lui-même policier de son état, que l'on surnomme le vampire tant il est asocial et inquietant. Lui aussi a été



souçonné à l'époque et, depuis lors, il est persuadé que tout le monde le déteste et que sa stagnation dans le corps policier est due à cette triste affaire. Mais il y a encore un frère Moran, Frank, alcoolique, très diminué mentalement et qui, étrangement, était justement dans les parages lorsque le nouveau crime s'est produit.

Avec l'aide de Janice Constantine, une policière d'expérience à l'esprit pratique, DiGrazia tente de se retrouver dans tout cet imbroglio, rendu encore plus inextricable avec les innombrables embûches que leur posent les hautes instances du corps policier de Chicago, mais aussi l'appareil politique.

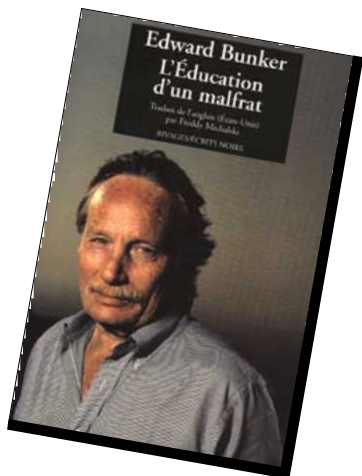
La lutte qui s'engage n'en est pas seulement une contre la montre. Pour DiGrazia, il est clair qu'il y a collusion entre certaines personnes afin de cacher des éléments essentiels à la résolution du meurtre sur lequel il enquête, mais aussi sur celui qui s'est produit il y a vingt ans.

Un roman haletant, d'une intensité remarquable, peuplé de personnages forts et inoubliables, voilà ce que propose *Le Criminaliste*, avec en prime une intrigue complexe, haletante et sans faille.

Une belle découverte qui me fait amèrement regretter la mort d'Izzi, mais qui m'a déjà amené à acheter l'ensemble de son œuvre disponible. (JP)

*Le Criminaliste*  
Eugene IZZI  
Du Rocher, coll. Thriller, 383 pages.





### Murs et barreaux

Depuis sa sortie de prison, il y a plus de vingt ans, Edward Bunker est devenu l'ami d'Al Pacino, ainsi que de Quentin Tarantino – qui lui a confié un petit rôle dans le très sanglant, mais oh combien réaliste, *Reservoir Dogs*. À son grand étonnement, Edward Bunker est devenu la coqueluche de quelques studios et réalisateurs.

Certains pourraient voir dans la publication de son récit autobiographique, *L'Éducation d'un malftrat*, une manière d'apologie du crime, mais ce serait faire injure à l'intense sincérité de son texte : « Il y a des choses dont j'ai honte mais, lorsque je me regarde dans le miroir, je suis fier de ce que je suis. Les traits de caractère qui m'ont fait combattre le monde sont aussi ceux qui m'ont permis de m'imposer. » Né en 1933 à Hollywood au sein d'une famille de la classe moyenne, le petit Edward manifeste très tôt un goût immodéré pour les farces plates : « À trois ans, je suis parvenu, Dieu sait comment, à démolir l'incinérateur d'un voisin dans son arrière-cour à l'aide d'un marteau à décoffrer. À quatre ans, j'ai pillé la camionnette de glacier Food Humor d'un autre voisin et offert une orgie de crème glacée à plusieurs chiens du voisinage ».

Bunker fait son premier séjour dans un foyer pour jeunes en 1938, et c'est le début d'une longue série qui le fera aboutir dès l'âge de dix-sept ans à la terrible prison de San Quentin, puis celle de Folsom (pire que la première, qui a déjà sinistre réputation). Davantage qu'une simple plongée au

cœur du microcosme carcéral (de tels récits sont légions), ce livre est en quelque sorte une étude de la société américaine, entre quatre murs de la fin des années 40 au milieu des années 60. Fin observateur, Edward Bunker trouvera, en l'écriture et la lecture, une bouée de sauvetage qui aiguïsera son sens de l'observation. Si toutes les pages de « cette aventure » sont pertinentes, les plus sensibles (pour reprendre un terme cher à la nouvelle problématique sociétale) sont celles qui ont trait aux relations interraciales : « L'agitation raciale des rues a été amplifiée dans l'univers de boîtes à sardines du pénitencier. Cette polarisation à l'intérieur de son enceinte peut être illustrée par deux événements. En 1963, quand John Kennedy a été assassiné, c'était l'heure du déjeuner dans la grande cour. Silence stupéfiant chez les taulards. Des yeux qui n'avaient pas pleuré depuis l'enfance se sont remplis de larmes, y compris chez les plus durs des taulards noirs. Cinq ans plus tard, quand Bobby Kennedy a reçu une balle dans la tête, la réaction a été différente. Les Noirs se sont criés : « Bien fait ! », « Juste retour de bâton », a titré le journal des Black Panthers. » Dur, dur...

Après la lecture de ce récit, nous suggérons de vous précipiter sur son tout premier roman, *Aucune bête aussi féroce*, un très grand livre dans la lignée des *Hauts-Murs* d'Auguste Le Breton. (CR)

*L'Éducation d'un malftrat*

Edward Bunker

Rivages, 502 pages.

**Alibis** est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 2 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 2 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : mars 2002

© **Alibis et les auteurs**